

États passionnels

Se perdre, d'Annie Ernaux, Gallimard, 294 p.

L'occupation, d'Annie Ernaux, Gallimard, 73 p.

Geneviève Denis

Numéro 190, mai-juin 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18133ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Denis, G. (2003). États passionnels / *Se perdre*, d'Annie Ernaux, Gallimard, 294 p.
/ *L'occupation*, d'Annie Ernaux, Gallimard, 73 p. *Spirale*, (190), 8–9.

ÉTATS PASSIONNELS

SE PERDRE d'Annie Ernaux

Gallimard, 294 p.

L'OCCUPATION d'Annie Ernaux

Gallimard, 73 p.

RECONNUE pour son exploration, quasi ethnographique, de l'héritage culturel de ses parents d'origine modeste et des signes de la déchirure sociale, Annie Ernaux tend à accorder, depuis *Passion simple* (1991), une place de plus en plus importante à la passion amoureuse dans son œuvre autobiographique, comme en témoignent *Se perdre* et *L'occupation*, ses plus récentes publications. Relatant des états passionnels intenses, ces textes, de genres littéraires différents, en éclairent cependant des aspects distincts, singuliers : le premier, un journal intime, décrit l'attachement sentimental et érotique à un homme, tandis que le deuxième, un récit, dépeint la violence du sentiment de jalousie.

« Ce roman de la vie qu'est une passion »

S'étendant sur un an et demi, soit de l'automne 1988 au printemps 1990, *Se perdre* relate la passion de la diariste pour un diplomate russe, marié et de douze ans son cadet, en poste à Paris pour un peu plus d'un an, ainsi que l'après-

passion, ce lent et douloureux retour à la vie à la suite de son départ précipité et définitif. Texte troublant sur la violence du désir, la douleur du manque et l'extraordinaire hiatus entre l'imaginaire passionnel et la réalité, ce journal lève le voile sur la passion à l'état brut : désir dévorant, euphorie sexuelle, angoisse liée à l'attente, aliénation, dégoût de soi, et de la vie en général, désir de mort. Ce journal constitue en fait, pour la diariste, un moyen « [...] de supporter l'attente du prochain rendez-vous, de redoubler la jouissance des rencontres en consignait les paroles et les gestes érotiques. Par-dessus tout, de sauver la vie, sauver du néant ce qui, pourtant, s'en approche le plus ».

Même si la liaison avec son amant russe se limite à une quarantaine de rencontres clandestines, elle donne tout de même lieu à un fort investissement émotif et érotique de la part de la diariste, littéralement obsédée par la présence/absence de cet homme dans sa vie. Or, au fil du journal, pareil attachement, d'abord qualifié de sensuel, puis d'amoureux, ne manque pas d'apparaître surprenant, voire étrange, au lec-

teur, dans la mesure où ce qui lui est donné à lire relève davantage de la mise en scène et de l'artifice que d'une relation véritablement intersubjective. D'abord, en ce qui a trait à l'érotisme, expérience supposée de l'altérité, il semble que ce soit la diariste, et elle seule, qui prenne les initiatives, planifiant préalablement chaque détail technique, comme s'il s'agissait de « réussir » une scène. Car, pour elle, le sexe s'avère une expérience de beauté et de perfection avant toute chose. Quant à l'amant russe, souvent décrit de façon peu délicate, et parfois même méprisante, cet « amant de l'ombre » dont elle attend pourtant fébrilement chacun des rendez-vous, il semble être pour peu dans le déploiement de cette passion : « Et quand je le vois, là, dans le hall de l'ambassade, je le trouve insignifiant, joli garçon, c'est tout. » Plus qu'un attachement à lui dans sa singularité, il semble s'agir davantage d'un attachement à la fonction sentimentale et érotique qu'il remplit dans sa vie, tant il donne l'impression d'être là de façon quasi instrumentale, uniquement pour lui faire vivre des moments de grande intensité : « La passion bourre



Paul-Émile Soulier, *Objets de mémoire*, 2000, objets redy made, plâtre, acrylique, bois, métal, 180 X 150 X 150 cm

l'existence à craquer », écrit-elle de manière éloquent. Au bout du compte, leur liaison ressemble étrangement à une passion vécue en solo.

Ce qui est pour le moins fascinant à la lecture de *Se perdre*, c'est la coexistence de passages marqués par toutes sortes d'illusions propres à l'imaginaire passionnel et d'autres, d'une grande lucidité, sur le rôle angoissant de la sexualité dans l'existence de la diariste, sur ses rapports douloureux avec les hommes, sur sa solitude. On y trouve également de nombreux, et fort intéressants, paradoxes : chercher l'aventure, mais désirer secrètement l'amour (« *Avouer : je n'ai jamais désiré que l'amour* »); rechercher sa liberté (« *que ferais-je d'un homme qui voudrait changer ma vie* »), mais s'aliéner longuement dans une relation insatisfaisante sans rien faire pour y mettre un terme; vouloir vivre une histoire sur le mode romanesque, mais l'écrire au plus près de la réalité; se perdre dans la passion, mais savoir au fond qu'il n'y a rien à en attendre, hormis le plaisir sensuel.

On a fait grand cas de la description minutieuse, détaillée, crue de l'érotisme. Mais au-delà de la fascination, empreinte d'un certain voyeurisme, que peut exercer pareille impudeur dans la représentation de la sexualité, lire le journal de cette passion constitue une expérience bouleversante, et parfois même insupportable, pour le lecteur, appelé à traverser, avec la diariste, tous ses états intérieurs. Grâce à ce journal qui capte chacun des temps de la passion, il lui est possible de les objectiver, de les voir à l'œuvre tels qu'il a peut-être pu obscurément les vivre lui-même. L'intérêt de ce journal réside également dans l'exploration des effets de la passion chez une femme d'âge mûr, craignant la solitude et le vieillissement : « *Il faudrait sans doute dire un*

jour combien une femme de quarante-huit à cinquante-deux ans se sent proche de son adolescence. Les mêmes attentes, les mêmes désirs, mais au lieu d'aller vers l'été, on va vers l'hiver. » À cet égard, les propos de la diariste rejoignent l'esprit du plus récent film de la cinéaste française Tonie Marshall, *Au plus près du paradis*, où Catherine Deneuve incarne une historienne de l'art entretenant ses rêves de passion avec presque autant de fébrilité qu'une adolescente.

En outre, *Se perdre* offre un intérêt littéraire supplémentaire puisqu'il jette un éclairage différent, plus intérieur, sur une passion qui avait déjà fait l'objet, il y a plus d'une dizaine d'années, d'un récit, *Passion simple*. Alors que ce dernier, délibérément concis et synthétique, visait à dépasser le caractère strictement privé d'une passion de manière à en atteindre la dimension universelle, le journal de cette même passion, lui, livre un matériau brut des plus troublants, « *quelque chose de cru et de noir, sans salut* », où se déploient au fil des jours des moments d'exaltation et de plaisir érotique intenses, mais également, et surtout, des moments de douleur, d'angoisse et de désespoir profonds.

Traquer les signes de la jalousie

Bref récit d'une expérience de jalousie, *L'occupation* relate la réaction, aussi excessive qu'incontrôlable, déclenchée chez la narratrice lorsque W., un ex-amant, lui fait part, quelques mois après leur rupture, de son intention de partager sa vie avec une femme. Dès lors, l'« autre femme » fait irruption dans l'imaginaire de la narratrice et devient une figure obsédante qui la fait souffrir en la pourchassant nuit et jour : « *Je n'étais plus libre de mes rêveries. Je n'étais même*

plus le sujet de mes représentations. J'étais le squat d'une femme que je n'avais jamais vue. »

Désireuse d'abord de connaître son nom, la narratrice se mettra à la recherche, tel un romancier qui crée un personnage, de tous les détails qui lui permettraient de donner vie à cette femme (âge, profession, lieu de résidence et de travail, tenue vestimentaire, etc.). Dès lors, elle croira la croiser un peu partout : « *Le plus extraordinaire dans la jalousie, c'est de peupler une ville, le monde, d'un être qu'on peut n'avoir jamais rencontré.* » Obsédée, possédée, « occupée » par l'image imaginaire de cette femme, par la fiction propre à l'être jaloux, elle ira jusqu'à faire des gestes inattendus, avoir des pensées inavouables, transgresser son code habituel de conduite, sentant remonter en elle une sauvagerie originelle : « *J'entrevois tous les actes dont j'aurais pu me rendre capable si la société n'avait jugulé en moi les pulsions, comme, par exemple, au lieu de simplement chercher le nom de cette femme sur l'Internet, décharger sur elle un revolver en hurlant : "Salope! Salope! Salope!" [...] Ma souffrance, au fond, c'était de ne pas pouvoir la tuer.* »

Topographie de l'intime

À l'origine de *Se perdre* et de *L'occupation*, qui au-delà de leurs différences génériques travaillent un même matériau, l'état passionnel, on retrouve une même dévastation, une souffrance en somme, comme le souligne l'étymologie latine du mot « passion » (*passio*, souffrance). Dans ce contexte, les sentiments de douleur et de dissolution de soi dans l'autre, au cœur des deux expériences relatées, sont ressentis de façon exacerbée par la narratrice, comme c'est souvent le cas chez Ernaux. Qu'il s'agisse de révéler sa dépendance pour un homme ou de mettre en lumière la violence quasi indécente de la jalousie, c'est l'audace de la narratrice qui frappe, de même que sa volonté de révéler ce qui, dans l'expérience humaine, est généralement tu, caché, occulté, parce que trop honteux, ou encore sujet à la désapprobation sociale, mais pourtant si banal. Oser affronter l'indicible, le traquer, le traduire en mots, tels sont les enjeux littéraires de la démarche d'Annie Ernaux. Et dans la description des effets intenses, troublants, et souvent même mortifères, de ces états passionnels, on reconnaît un soin, une précision avec lesquels sont exprimés les faits, sensations, observations, réflexions engendrés par ces expériences de la passion. C'est un peu comme si celles-ci, aussi douloureuses soient-elles, devaient chaque fois être traversées jusqu'au bout pour ensuite être relatées le plus fidèlement possible dans un désir permanent de chercher à abolir les frontières entre l'écriture et la vie. Aussi, dans son étude fine et détaillée de la configuration de certains territoires de l'expérience humaine marqués par la douleur, tels la passion et la jalousie, Ernaux se fait en quelque sorte topographe de l'intime.

GENEVÈVE DENIS



Paul-Émile Saulnier, *Objets de mémoire*, (détail), 2000, objets redy made, plâtre, acrylique, bois, métal, 180 X 150 X 150 cm